

15. DU « JOURNAL DE VERVIERS » au « JOUR » (1994)

*Le texte ci-dessous était le chapitre introductif de l'ouvrage collectif **Un Jour, un siècle** (p. 7 à 13), publié par le quotidien verviétois en 1994, pour son centenaire, sous la direction de son rédacteur en chef Roger Monami. Mes deux volumes sur l'histoire de la presse verviétoise au XIX^e siècle me désignaient pour cette très brève synthèse. Claude Desama, Jacques Wynants, Jean Barbière, Albert Moxhet et André Zumkir étaient les cinq autres collaborateurs de ce volume - en dehors de l'équipe du journal.*

Lorsque parut le premier numéro du journal *Le Jour* le 24 mars 1894, il y avait très exactement 75 ans et six mois que le premier organe d'information verviétois avait vu le jour, le 24 mars 1818, sous le titre *La Gazette* qui devint très vite *Journal de Verviers*. Il n'est pas exagéré de dire que l'histoire des 75 premières années de la presse verviétoise épouse en grande partie la biographie de Gilles Nautet-Hans et l'histoire de sa maison d'édition - dont naquit *Le Jour* dix ans après la mort du fondateur de la société. On rappellera ici le fil conducteur qui unit, au travers du fondateur de la maison Nautet-Hans, les premiers balbutiements de la presse locale et les premiers pas du *Jour* trois-quarts de siècle plus tard.

GILLES NAUTET, JOURNALISTE PUIS PATRON DE PRESSE.

Ce fil conducteur débute en mars 1826, lorsque Gilles Nautet, instituteur âgé de 22 ans et exerçant jusque-là à Ferrières, est engagé par le propriétaire du *Journal de Verviers* comme correcteur chargé également de s'occuper du contenu du quotidien. Dix ans plus tard, Nautet est le rédacteur en chef du *Journal*. Il quitte celui-ci en 1837 et s'installe alors comme libraire, tout en continuant toutefois à fournir encore de nombreux articles de fond ainsi que les comptes-rendus des séances du conseil communal au quotidien verviétois.

Le 21 juillet 1841, Nautet achète un autre journal récemment apparu dans la localité, *Le Franchimontois*. Il en sera éditeur, imprimeur et rédacteur en chef jusqu'à la disparition de cet organe en novembre 1842. A cette date, Nautet figure encore parmi les actionnaires-fondateurs de *l'Industriel...* il sera membre du comité de rédaction de ce journal jusqu'à la fin de 1844 et en sera l'imprimeur jusqu'à fin 1845. Nautet participera aussi durant quelque temps à la «Potaie», surnom collectif que se donnaient à l'époque les rédacteurs du *Journal de Verviers* - à un moment où celui-ci défendait des idées extrêmement radicales.

En décembre 1848, Gilles Nautet lance un bihebdomadaire appelé à un succès certain et destiné à se prolonger durant de nombreuses décennies: *La Feuille d'Annonces*. A partir de 1849, le numéro du jeudi de cette feuille devient *Le Journal agricole*. Enfin, dès mars 1850, Nautet commence également la publication de la *Feuille dominicale*, un hebdomadaire destiné aux familles ouvrières. A dater d'avril 1875, le gendre de Gilles Nautet, Antoine Chesselet, poursuit la publication de ces trois titres, toujours édités par la maison «G. Nautet-Hans ». Et c'est cette même maison qui, le 24 mars 1894, dix ans après la mort de Gilles Nautet, commence la publication du quotidien *Le Jour*, aujourd'hui seul journal purement verviétois encore existant, bien qu'ayant fusionné en 1980 avec *Le Courrier*: ce dernier avait lui-même remplacé il y a 90 ans, en 1904, *Le Nouvelliste de Verviers*, fondé en 1835 par les principaux patrons catholiques de la Ville pour concurrencer le *Journal de Verviers* qui prenait alors plus franchement le parti des libéraux.

75 ANNEES DE PRESSE POLITIQUE LOCALE

Ceci nous ramène aux premières années de la presse verviétoise. Il serait trop long et fastidieux de retracer ici par le menu trois quarts de siècle d'existence d'une presse régionale qui fut particulièrement riche, le XIX^e siècle étant, aux yeux des historiens, «l'âge d'or de la presse» et Verviers se distinguant à cette époque par le dynamisme, l'audace et l'énergie de ses pionniers dans tous les domaines en ce compris celui du journalisme. Nous avons consacré à cette étonnante et exemplaire épopée journalistique deux ouvrages publiés voici douze et seize ans auxquels nous nous permettons de renvoyer le lecteur intéressé par davantage de détails et de précisions ⁽¹⁾.

Les premières années de l'indépendance nationale, après la révolution de 1830 à laquelle les rédacteurs du *Journal de Verviers* avaient apporté par la plume une courageuse contribution, virent l'affirmation des tendances libérales du *Journal* et la création dès 1835 d'un organe catholique destiné à l'opinion opposée, le *Nouvelliste de Verviers*. A partir de 1838 et pendant un demi-siècle environ, la presse verviétoise comptera trois périodiques représentant chacun une des tendances politiques qui s'affrontent dans la Cité lainière. Outre un quotidien libéral et son homologue catholique, un organe libéral progressiste paraîtra en effet par intermittence, son degré de périodicité voire tout simplement son existence évoluant au gré des succès et des revers de cette troisième tendance de l'opinion publique.

Autant les partis catholique et libéral doctrinaire correspondaient à des tendances dominantes dans la bourgeoisie locale et de ce fait trouvaient des soutiens financiers suffisants pour maintenir en permanence un quotidien (malgré tous les frais que cela représentait pour bien peu de recettes compte tenu du caractère extrêmement limité des tirages), autant par contre les libéraux progressistes parvenaient difficilement à publier un quotidien à certaines époques, pendant lesquelles ils devaient soit se rabattre sur un périodique paraissant

moins fréquemment (bihebdomadaire, hebdomadaire ou mensuel) soit encore ne plus disposer d'organe de presse du tout.

C'est ainsi que le *Journal de Verviers* paraîtra sans interruption jusqu'en 1850 et sera remplacé à cette date par *L'Union libérale* qui subsistera jusqu'en 1926. De même, *Le Nouvelliste* paraîtra jusqu'en 1904 pour être remplacé à ce moment par un journal plus moderne dans la même inspiration idéologique, *Le Courrier du Soir* qui devint plus tard *Le Courrier*. Mais la presse progressiste prit la forme de *L'Avis* en 1838, du *Franchimontois* en 1839-1841, de *L'Union constitutionnelle* à partir de 1847 et jusqu'en 1850, de *La Réforme* de 1850 à 1855, du *Courrier de Verviers* de 1855 à 1857, enfin d'un hebdomadaire *Journal de Verviers* en 1859.

Après la disparition de ce dernier titre au bout d'une année, les progressistes durent attendre jusqu'à juin 1864 pour faire reparaître un organe d'opinion, quotidien cette fois, *L'Echo de Verviers*, auquel succéda en janvier 1867 avec le même programme politique et la même rédaction *Le Progrès* qui se maintint durant plus de dix ans, jusqu'en 1877. En mai 1881, les progressistes entreprirent la publication d'un bimensuel, *La Gazette de Verviers*, qui disparut à son tour entre 1887 et 1890. A partir de janvier de cette dernière année (et jusqu'en 1895) parut un nouvel hebdomadaire libéral progressiste, encore une fois dénommé *Journal de Verviers*, mais il ne s'agissait plus que de l'édition locale d'un journal liégeois, et Verviers n'y occupait qu'une faible place. En fait, le dernier hebdomadaire publié par les animateurs du parti progressiste à Verviers vit le jour en 1892, sous le titre *La Liberté*, et vécut jusqu'à la fin de l'année 1894.

LA PRESSE OUVRIERE

La presse progressiste verviétoise disparut en 1894, notamment en raison de l'irruption sur la scène politique d'un nouvel acteur appelé à des succès incontestables dans les communes de l'agglomération verviétoise lors des premières élections au suffrage universel (biaisé par le vote plural et l'exclusion de l'électorat féminin), le Parti ouvrier belge. Au moment de ses premiers succès électoraux, le mouvement ouvrier verviétois d'inspiration socialiste avait déjà plus d'un quart de siècle d'existence : c'est à la fin de l'année 1867 qu'une première association ouvrière militante avait été créée à Verviers sous le nom évocateur des « Francs-Ouvriers », qui firent paraître de 1868 à 1880 un journal dont l'audience dépassa très largement les frontières de la région verviétoise et même de la Belgique puisque *Le Mirabeau* était diffusé dans tous les milieux révolutionnaires européens de l'époque .

Après la disparition du *Mirabeau*, Verviers compta encore par intermittence durant les années '80 un périodique d'inspiration socialiste : ce fut *La Sentinelle* en 1882-1884 puis *Le Tirailleur verviétois* en 1887-1888. Hebdomadaire comme les deux titres précédents, *L'Union socialiste* leur succéda en janvier 1892 pour être à son tour remplacée en janvier 1894 par *L'Organe ouvrier*, lui-même devenant *Le Parti ouvrier* en avril 1896. A ce moment, un autre organe socialiste paraissait à Verviers, sous le titre *L'Union socialiste* et plus tard (octobre 1896) sous le titre *Le Devoir*: en fait, durant toutes les années 1890, le mouvement socialiste verviétois fut déchiré entre deux tendances disposant chacune de son hebdomadaire, la réconciliation définitive et la fusion des organes de presse n'intervenant qu'en 1898 lorsque parut le premier numéro d'*En Avant* - titre tout aussi éphémère que ses devanciers. En fait, il faudra attendre la création du *Tisserand* en 1900 et son remplacement par *Le Travail* en 1901 pour qu'un organe verviétois d'inspiration socialiste puisse se maintenir durant plusieurs décennies (2).

Les autres tendances du mouvement ouvrier verviétois disposèrent de temps à autre de leurs propres journaux : c'est ainsi que durant toute la période qu'il est convenu d'appeler - à tort pour le plus grand nombre de nos concitoyens de jadis - « la Belle Epoque », Verviers demeura un foyer anarchiste et révolutionnaire relativement important, les militants locaux parvenant à publier pas moins de huit titres successifs s'échelonnant sur trois périodes, 1886-1887, 1894-1897 et 1906-1910. Au printemps 1894, le bimensuel de combat de la quinzaine de militants anarchistes établis à Verviers et dans les communes voisines portait le nom évocateur de *Plébéien*. Son but avoué était de « créer des révoltés ». Quel contraste avec le message (tout aussi courageux pourtant dans le contexte catholique de l'époque) de l'hebdomadaire démocrate-chrétien *Le Démocrate*, que les avocats Bolland et Maquinay publièrent de novembre 1892 jusqu'au début 1896 (3).

UNE RUDE CONCURRENCE POUR UN NOUVEAU QUOTIDIEN

Faisons le point de la situation de la presse verviétoise en 1894. La concurrence s'annonce particulièrement rude au moment où Antoine Chesselet décide de se risquer à l'édition d'un nouveau journal d'information. Quelles que soient ses opinions politiques ou philosophiques, des plus modérées aux plus exaltées, en passant par toutes les nuances de l'arc-en-ciel de la pensée, chaque Verviétois peut en effet trouver ce qui lui convient sur le marché de la presse d'opinion: un quotidien catholique conservateur, doyen de la presse locale (*Le Nouvelliste*, ayant alors pour rédacteur en chef Guillaume Lonneux et bientôt pour reporter Joseph Bronckart), un quotidien libéral âgé de près d'un demi-siècle mais dont la filiation remonte bien au-delà (*L'Union libérale* alors dirigée par Isidore Ritte, qui cédera la place en septembre 1895 à Désiré Vinche), un hebdomadaire progressiste rédigé par Simon Gathoe et Joseph Deru (*La Liberté*), un hebdomadaire socialiste (*L'Organe ouvrier*, auquel collaborèrent Jean Defraiteur, Joseph Demoulin et Jean Malempré notamment), un hebdomadaire démocrate-chrétien inspiré par l'abbé Pottier qui jouait alors dans la région liégeoise un rôle similaire à celui de

l'abbé Daens à Alost ⁽⁴⁾, enfin un bimensuel anarchiste animé par l'Ensivalois Hubert Sevrin, qui accueillera dans son *Plébéien* la prose de Pierre Kropotkine et de Louise Michel entre autres.

Cette abondance de titres politiquement orientés rendait peut-être indispensable, en tous cas possible, l'existence d'un quotidien d'information neutre et impartial. Un exemple fameux existait depuis 1887 à Bruxelles, où paraissait *Le Soir*, qui se proclamait politiquement neutre. Mais *Le Soir* était entièrement financé par la publicité à l'époque, et distribué gratuitement dans toutes les maisons de la capitale ⁽⁵⁾. Pour concurrencer efficacement les deux autres quotidiens locaux, *Le Jour* insista donc sur l'objectivité, l'impartialité et la neutralité de son information, il privilégia le caractère local de celle-ci, il mit en oeuvre très rapidement les techniques les plus modernes en matière rédactionnelle ⁽⁶⁾ comme en matière d'illustration ⁽⁷⁾, enfin il eut recours à un argument non négligeable pour une partie importante de la population: un prix nettement moins élevé que ses concurrents (7,50 F l'abonnement annuel contre 12 F pour *L'Union libérale* et 14F pour *Le Nouvelliste*).

En outre, le nouveau quotidien verviétois s'était assuré dès ses débuts la collaboration d'un nombre suffisant de journalistes et de collaborateurs occasionnels pour assurer la parution d'un produit de qualité. Sous la houlette du rédacteur en chef Jacques Demoulin, travaillaient non seulement un reporter à temps plein (Alfred Molinghen, remplacé après son décès en février 1895 par Marcel Bonhomme, auquel succéda en 1903 et jusqu'en 1914 Laurent Cooman) mais aussi divers chroniqueurs couvrant tous les aspects de la vie de la Cité lainière et des autres communes de l'arrondissement, qu'il s'agisse des arts, du théâtre, de la littérature, des sports, des loisirs, ou encore des diverses facettes de la vie économique, industrielle et commerciale de la région.

C'est que la concurrence était également bien réelle sur ces divers fronts de l'information spécialisée. Comme on l'a dit plus haut, Verviers était alors caractérisée par une presse exceptionnellement riche et diversifiée, et cela de manière croissante depuis le milieu du XIX^e siècle, époque à laquelle l'abolition de l'impôt du timbre qui freinait la diffusion de la presse ⁽⁸⁾ avait permis une multiplication des journaux que l'accroissement progressif (et bien sûr relatif pour beaucoup) du bien-être et de la scolarité favorisa de plus en plus au fil des décennies.

L'EXTRAORDINAIRE DIVERSITE DE LA PRESSE SPECIALISEE

La maison Nautet-Hans avait fait oeuvre de pionnier, au milieu du siècle, en publiant la première *Feuille d'Annonces* de l'arrondissement en décembre 1848, suivie en mai 1849 du *Journal agricole* et dès février 1850 par *La Feuille dominicale* visant le public ouvrier - en réaction à un éphémère *Journal du Peuple* à tendance socialisante que fit paraître durant une année seulement le baron-rentier ensivalois Hyppolite de Steiger. L'exemple de la diversification entreprise par la maison Nautet-Hans fit rapidement des émules. D'abord chez l'éditeur et journaliste progressiste Joseph Goffin, propriétaire de *La Réforme*, qui offrit aux colombophiles verviétois et même à leurs collègues de toute la Belgique leur premier journal spécialisé en 1854 (*Le Pigeon*), avant de tenter en 1856 de concurrencer la *Feuille d'Annonces* en lançant la première d'une longue série de publications de ce type dont aucune ne parvint jamais à supplanter la création de Gilles Nautet.

L'année 1856 vit également la naissance du premier bimensuel consacré aux problèmes de l'enseignement, les *Annales de l'Enseignement public*, à nouveau publié par Nautet ⁽⁹⁾, et la première tentative (avortée puisque *L'Aspic* ne connut qu'un seul numéro) d'un journal littéraire et surtout théâtral que tenta d'éditer l'imprimeur Jean-Baptiste Depuille, descendant des premiers imprimeurs verviétois établis à Stembert dès le XVIII^e siècle. L'idée d'un organe exclusivement théâtral fut reprise l'année suivante par *Le Parterre*, qui se vendait au théâtre même et parut jusqu'en 1859. Elle resurgit en 1874 puis en septembre 1877, par la maison Nautet cette fois avec *Le Nouveau Programme* mais ce titre ne put sans doute vivre qu'une seule saison comme tous ses prédécesseurs. Une certaine permanence ne fut acquise qu'avec *Le Programme*, créé en octobre 1883 toujours par la firme Nautet, journal qui vécut jusqu'en 1894 au moins et eut comme concurrent à partir de 1893 *Verviers-Artistes*, premier hebdomadaire à bénéficier d'une longévité exceptionnelle puisqu'il parut au moins jusqu'en 1939.

Le premier organe verviétois exclusivement littéraire s'appelait *La Lampe honnête*, fondée en novembre 1885 mais qui ne connut qu'une dizaine de numéros dans lesquels de jeunes et anonymes talents s'en donnaient à coeur joie sur des thèmes érotiques et parfois scatologiques, ce qui hâta la disparition de cette publication audacieuse. A la même époque vécut - souvent ce que vivent les roses ... - diverses revues consacrées à la vie artistique, intellectuelle et culturelle verviétoise, parmi lesquelles il faut citer pour rendre hommage à leur auteur *La Gazette illustrée* (février 1883) et *Verviers-Moderne* (mars 1885) de François Funcken ⁽¹⁰⁾.

Les années 1890 virent notamment les débuts de deux revues littéraires de tendance catholique qui l'une et l'autre purent se maintenir étonnamment longtemps : *La Revue littéraire* (1894-1910) et *Le Farfadet* (1895-1914). Six autres revues littéraires virent le jour dans la Cité lainière durant la décennie 1890-1899, ce qui est la manifestation évidente d'une intense activité dans ce domaine. Nous citerons seulement, pour sa longévité, *Le Bulletin du Caveau verviétois*, bimensuel qui parut à partir de 1894 précisément, en remplaçant alors le recueil annuel d'oeuvres de ses membres que ce cercle littéraire publiait déjà depuis longtemps. La plupart des autres revues littéraires verviétoises se caractérisaient d'ailleurs par leurs critiques des activités et des productions du *Caveau verviétois*.

DES JOURNAUX HUMORISTIQUES AUX REVUES ECONOMIQUES

Après avoir connu de beaux jours une dizaine d'années auparavant, la presse humoristique et plus exactement carnavalesque n'existait plus à Verviers en 1894. Mais entre 1878 et 1888 la «Société des Fous» (association de respectables bourgeois libéraux qui organisaient chaque année de mémorables festivités à but philanthropique durant la période carnavalesque) publia à diverses reprises un journal complètement fantaisiste qui paraissait sous des titres divers aussi éloquentes que *La Graine d'Ellébore* ou encore *Le Sans-Souci*; alors que la digne société était en léthargie, François Funcken rédigea dans le même esprit *Lu Klapette* en 1883 et *La Cocotte en* 1885, après avoir fait ses preuves d'humoriste en publiant avec succès de 1881 à 1883 *Verviers-Comique*.

Dans un tout autre registre, on signalera que dans la foulée des *Annales de l'Enseignement public* cité plus haut, le directeur du Collège communal (devenu Athénée royal en 1881) Thill Lorrain publia de 1875 à 1886 une revue didactique contenant notamment les meilleurs devoirs des élèves de son établissement, *La Mosaïque littéraire*. A destination des cercles d'enseignement mutuel qui étaient nombreux à Verviers, le futur bibliothécaire communal Henri Angenot anima en 1885-1886 l'organe d'un cercle de ce genre, *L'Autographe*. Mais il faut faire une mention toute particulière au *Bulletin des Soirées Populaires de Verviers*, fondé en 1871 par Ernest Gilon et qui poursuivit une oeuvre d'enseignement populaire jusqu'à la fin du siècle par la publication d'articles instructifs sur des sujets variés. Des gymnastes amateurs verviétois publièrent à partir de janvier 1884 *Le Gymnaste*, bimensuel qui parut jusqu'à la fin du siècle et fut remplacé peu après par *La Gymnastique*. En revanche, il n'y eut pas de presse sportive régionale proprement dite avant 1897 et la création cette année-là de *Verviers Sports*, hebdomadaire privilégiant le cyclisme alors en pleine expansion dans la région, et premier d'une longue série de journaux de ce type.

Passons à des choses bien plus austères encore, pour rappeler que le plus ancien hebdomadaire d'information économique et financière qui parut à Verviers fut *L'Echo industriel, commercial et financier* publié à partir de 1883 chez Nautet, journal boursier suivi notamment à partir de 1893 (et jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale) par *Le Moniteur de l'Epargne* publié par l'agent de change Deblanc. La Chambre de commerce de Verviers édita à partir de 1881 un *Journal* qui fut le premier organe s'intéressant à l'activité commerciale et industrielle locale en général. L'Union syndicale des commerçants verviétois fit paraître un *Bulletin* mensuel pour ses membres à partir de mai 1882 et sans doute jusqu'en 1914. A destination des détaillants, Charles et Félicien Rémion publièrent à partir de 1892 et jusqu'à l'invasion le *Journal de l'Épicerie*. Tout aussi spécialisé et visant un public encore plus particulièrement ciblé fut, en 1891, *Le Moniteur de la Laiterie*, hebdomadaire agricole régional traitant exclusivement de la culture herbagère et de l'industrie laitière ainsi qu'on l'aura deviné.

UNE PRESSE REMARQUABLEMENT DYNAMIQUE

Nous n'avons cité que quelques titres pour évoquer l'extraordinaire abondance et la diversité de la presse verviétoise avant 1894. Au total, avant la naissance du *Jour*, pas moins de 212 titres ont été créés à Verviers, dont 114 dans les années 1880 et suivantes, soit une moyenne pour cette époque de huit créations par an sur la place de Verviers, le sommet étant atteint en 1892 avec 19 nouveaux titres - la plupart éphémères et certains électoraux⁽¹¹⁾. En 1894, lorsque *Le Jour* entreprend de se chercher une petite place sous le vaste soleil de la presse verviétoise, celle-ci compte déjà pas moins de 34 publications périodiques différentes, journaux, revues, bulletins hebdomadaires, mensuels et autres paraissant sur le seul territoire de l'ancienne commune de Verviers⁽¹²⁾.

Si l'on ne peut qu'être frappé par la richesse et l'importance numérique de la presse verviétoise du XIX^e siècle et donc du contexte dans lequel naît *Le Jour* en 1894, il faut aussi souligner le caractère extraordinairement vivant et dynamique de cette presse dont l'audience dépasse pourtant rarement les limites de l'arrondissement. Ce dynamisme saute aux yeux pour qui prend le temps, à l'occasion, de feuilleter les journaux politiques, notamment en période électorale où l'intensité des engagements et la violence des polémiques laisse parfois pantois. A partir de 1894 heureusement, le journal satirique wallon (premier du genre) *Le Pont de Polleur* viendra apporter une touche humoristique bienvenue lors de chaque période électorale par des articles piquants et des caricatures mordantes, qui n'épargneront d'ailleurs pas le journal *Le Jour* lui-même.

Mais énergie, innovation, audace et passion se rencontrent également dans les autres secteurs du journalisme verviétois de cette époque. On a déjà cité plus haut nombre de secteurs d'activité où des Verviétois furent les premiers à créer un organe de presse spécialisé à l'usage d'un public particulier. On pourrait encore citer dans cette optique *La Chronique Judiciaire*, que rédigèrent trois avocats à partir d'octobre 1892, expérience prématurée d'un journal hebdomadaire des tribunaux, auquel la magistrature verviétoise mit fin dès avril 1893. On peut rappeler aussi les deux bihebdomadaires qui parurent pour l'importante colonie allemande de Verviers, en 1880 (*Die Grenz Post*) et en 1882 (*Le Verviers' er' Zeitung*).

Mais rien n'illustre mieux à notre avis la fougue d'une certaine presse et d'une certaine «intelligentsia» verviétoises que la polémique qui opposa de septembre 1880 à septembre 1883 une poignée de jeunes écrivains fondateurs d'un bihebdomadaire baptisé *Le Do Mi Sol*, aux membres de la Société du Caveau verviétois, « ces plumassiers qui rééditent les idées les plus routinières, ces innombrables demi-dieux de

certain clans littéraires verviétois »⁽¹³⁾. Ayant pris résolument le parti du naturalisme et de Zola, les rédacteurs du *Do Mi Sol* menèrent une guerre ouverte contre leurs aînés qui le leur rendaient bien dans les colonnes de *La Feuille du Dimanche*, qui avait décidé à l'époque de privilégier les chroniques artistiques en abandonnant par la même occasion son allure de journal des familles. *La Feuille du Dimanche* connut alors quelques années d'exceptionnelle prospérité, avant de végéter durant près d'une décennie, et de céder ensuite la place au *Jour*.

DES REDACTEURS AMATEURS AUX PREMIERS REPORTERS PROFESSIONNELS

Nous terminerons cette évocation de la presse verviétoise avant la naissance du *Jour* en insistant sur la relative modestie des moyens mis en oeuvre pour faire vivre, et ô combien, cette presse locale. En dehors des journaux et autres périodiques eux-mêmes, peu de documents ont été conservés à leur propos pour nous permettre d'en savoir davantage sur leur mode de fonctionnement interne. A cet égard, il faut souligner l'importance des pièces conservées par M. Henri Monville, président du conseil d'administration de *La Presse verviétoise* : d'une part une souscription datant de 1828, détaillant les noms des donateurs qui se mobilisèrent dès cette époque pour créer un nouveau journal concurrent du *Journal de Verviers*, qui fut *Le Nouvelliste* sept ans plus tard. Nous découvrons ainsi que le principal responsable de cette opération était Iwan Simonis, et que Raymond Biolley avait à lui seul versé 800 florins, soit près de la moitié de la somme récoltée. D'autres personnes apparentées aux deux précités, lesquels symbolisaient les deux plus puissantes familles de la ville, avaient également cotisé.

L'autre document, tout aussi précieux par son côté malheureusement exceptionnel, est la collection des procès-verbaux des réunions du comité de rédaction du *Nouvelliste* de 1876 à 1892, soit 53 pages dont la lecture permet de pénétrer dans le quotidien de l'élaboration d'un journal politique; dans le même registre, il faut signaler la correspondance échangée en 1892 et 1896 entre le principal «patron» du *Nouvelliste*, le sénateur Alfred Simonis, et les responsables du journal pour mesurer l'importance du choix du rédacteur principal de celui-ci : c'est le remplacement d'Alfred Remacle par Joseph Bronckart au début de 1896 qui permit de ramener au niveau des autres journaux la chronique locale du *Nouvelliste*, dont l'insuffisance lui faisait perdre bien des lecteurs.

Nous avons dit le rédacteur local et nous finirons par là : si l'entreprise de presse verviétoise du XIXe siècle apparaît bien modeste, c'est par le nombre de journalistes rétribués auxquels elle recourt. C'est ainsi que durant la première moitié du XIXe siècle, à une époque où le tirage des quotidiens verviétois tourne en moyenne entre 100 et 200 exemplaires seulement et où par conséquent un journal ne peut subsister que grâce aux subsides qui lui sont versés par des protecteurs puissants (industriels catholiques et libéraux), presque tous les rédacteurs des quotidiens verviétois sont bénévoles. A la fin de la première moitié du siècle, quatre personnes seulement vivent exclusivement du journalisme : le directeur-gérant du *Journal de Verviers*, Louis Coumont; l'éditeur du *Nouvelliste*, Jean Lambert Franck; Gilles Nautet, éditeur de trois hebdomadaires différents; enfin, en 1850, le premier rédacteur de *L'Union libérale*, l'avocat Eugène Martou, sera aussi le premier journaliste salarié de l'histoire de la presse verviétoise.

Il n'est pas encore question pourtant à ce moment de journalisme à temps plein, loin de là. L'éditeur gérant d'un journal ne néglige pas, au contraire, ses autres travaux d'imprimerie. De même le rédacteur du principal quotidien verviétois cumule cette fonction avec une autre activité professionnelle : ainsi le directeur du collège communal assure la rédaction de *L'Union libérale* dans les années 1860, et le rédacteur du *Nouvelliste* de 1858 à 1895 bénéficie d'un contrat stipulant que ses fonctions journalistiques ne peuvent l'amener à négliger ses affaires personnelles d'imprimeur.

Le tournant décisif sera accompli au milieu des années 1890, époque où la rédaction d'un quotidien verviétois comprendra enfin un rédacteur en chef et un reporter attitrés, attachés l'un et l'autre à temps plein au journal et payés comme tels. Avec trois rédacteurs en chef (Guillaume Lonnew au *Nouvelliste*, Désiré Vinche à *L'Union libérale* et Jacques Demoulin au *Jour*) et trois reporters permanents (Joseph Bronckart pour le quotidien catholique, Hubert Couthay pour le journal libéral et Marcel Bonhomme pour *Le Jour*), avec sa trentaine de titres publiés et les dizaines de collaborateurs de tous poils qui alimentaient ses colonnes, la presse verviétoise était ainsi devenue en 1894 une sorte d'institution, consciente de son importance dans la vie de la cité, et capable de dépasser ses rivalités internes.

Les journalistes enfin professionnels, et quoique nullement écolés à un métier qu'ils apprenaient sur «le tas», commençaient à ressentir leur appartenance à une confrérie commune, dans laquelle l'esprit de collaboration cordiale pouvait transcender de temps en temps les oppositions politiques et la course à la clientèle. La preuve en fut donnée en décembre 1896, lorsque les journalistes professionnels verviétois, avec la collaboration de journalistes amateurs dont Léopold Lekeu (alors directeur du *Si Bémol*) et Camille Feller (futur journaliste au *Travail*, alors rédacteur du *Journal littéraire*), fondèrent avec quelques artistes une «Association des arts et de la presse» pour promouvoir les manifestations artistiques verviétoises.

Si cette association ne survécut guère à de brillants débuts⁽¹⁴⁾ elle n'en constitue pas moins la première action collective des journalistes verviétois en faveur de la vie culturelle de leur région, et elle ne fut pas la dernière. A ce titre, elle me semble pouvoir être à la fois un heureux point final à cette évocation de l'évolution de la presse verviétoise depuis ses balbutiements en 1818 jusqu'à la naissance du *Jour*, et une introduction tout aussi

positive aux cent années d'histoire de la région verviétoise que *Le Jour Le Courrier*, dans le même esprit qu'il y a un siècle, a voulu offrir à ses lecteurs à l'occasion de son centenaire.

(1) Freddy JORIS, *La presse verviétoise de 1818 à 1850 et La presse verviétoise de 1850 à 1914*, Louvain-Paris, Cahiers nos 87 et 92 du CIHC (Centre interuniversitaire d'Histoire contemporaine), Nauwelaerts, 1978 et 1982, 347 et 546 pages.

(2) D'abord mensuel, puis bimensuel en 1901, hebdomadaire l'année suivante et tri hebdomadaire en 1904, l'organe syndical *Le Travail* devint quotidien en janvier 1906 et parut sous ce titre jusqu'au 31 décembre 1979 quoique n'étant plus que l'édition locale du journal liégeois *Le Monde du Travail* à partir de 1950.

(3) Sur ce journal et ses animateurs, nous renvoyons à l'ouvrage du regretté Jacques Wynants, *Les origines de la démocratie à Verviers. Notes d'histoire anecdotiques*. Pour le mouvement ouvrier d'inspiration socialiste, nous nous permettons de renvoyer à notre *Histoire des métallurgistes verviétois 1882-1982*, Liège, Fondation André Renard, 1982

(4) L'histoire de l'abbé Daens a été récemment rappelée par le remarquable film de Coninx, qui a remporté un exceptionnel succès à Verviers.

(5) La formule du journal totalement gratuit disparut après 10 ans : en 1898, *Le Soir* commença à être vendu, son prix variant en fonction de la présence ou non d'un supplément littéraire ou autre (voir René CAMPE, Marthe DUMONT et Jean-Jacques JESPER, *Radioscopie de la presse belge*, Verviers, Gérard, 1975, page 175).

(6) Parmi les techniques rédactionnelles dont le nouveau quotidien se fit le pionnier à Verviers, on retiendra le recours au reportage local consacré aux événements de l'arrondissement (et ce dès les premiers numéros du journal), des interviews tout à fait contemporaines dans la forme (ainsi par exemple une interview d'Henri Bolland au lendemain des élections législatives de 1900) et la création des "tribunes libres" accessibles à tous les avis sur tous les sujets.

(7) Dès le début du XX^e siècle, il fut parmi les premiers journaux belges à illustrer régulièrement la chronique étrangère par une ou deux photos et, à partir de mai 1913, il publia ses propres reportages photographiques consacrés aux événements locaux exceptionnels (à ma connaissance, le premier reportage photographique de ce type consista en 6 photos d'un accident de tram ayant fait 9 victimes en mai 1913, catastrophe dont la revue *Temps jadis* a reparlé dans son premier numéro en mars 1978).

(8) Chaque feuille de papier sur lequel étaient imprimées les pages du journal portait un timbre fiscal, qui représentait un pourcentage

fort important de son prix de vente et le rendait de ce fait inaccessible à la majorité de la population.

(9) Cette revue était dirigée par Philippe Bède, qui cumulait à l'époque les fonctions de rédacteur en chef de *L'Union libérale* et de directeur du Collège communal, ancêtre de l'actuel athénée Thill Lorrain.

(10) Georges SCHMITS a rendu un légitime hommage à l'oeuvre de François et Armand Funcken, dans son ouvrage publié par les éditions La Dérive en 1988.

(11) Cette efflorescence ne se ralentira pas ensuite puisque de 1894 à 1914, ce sont encore quelque 171 titres différents qui seront créés avant que l'invasion allemande et les années d'occupation mettent un terme à ce «siècle d'or» de la presse à Verviers comme ailleurs.

(12) J. LASALLES, *Verviers-Adresses*, Liège, 1894.

(13) *Le Do Mi Sol*, numéro du 4 décembre 1881, page 3.

(14) Une douzaine d'années plus tard, les rédacteurs et reporters des divers quotidiens de la ville mirent sur pied ensemble un Gala de la Presse consistant en la représentation d'une oeuvre lyrique au Grand Théâtre. Organisée en février ou mars de chaque année de 1909 à 1914, cette manifestation eut toujours un vif succès artistique et mondain.